

La marche interrompue de Miron

Hugues Corriveau

Numéro 85, printemps 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39054ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Corriveau, H. (1997). La marche interrompue de Miron. *Lettres québécoises*, (85), 7–8.

« Miron le Magnifique »

Pour moi, Gaston Miron incarne l'être québécois dans ses malheurs et ses espoirs. C'est le sens de son action et de sa poésie.

« MIRON LE MAGNIFIQUE », a bien écrit Jacques Brault. Il voulait faire coïncider son destin personnel avec le destin de son peuple.

Gaston Miron a été mon mentor et mon maître, mon ami affectueux et mon camarade dans l'action. J'ai partagé ma vie littéraire avec lui pendant 30 ans. Ce n'est certes pas par hasard si je me retrouve aujourd'hui à la barre des Éditions de l'Hexagone qu'il avait fondées, en 1953, et où je suis devenu son éditeur, publiant les deux dernières éditions de *L'homme rapaillé*.

C'était un généreux pédagogue. Il avait la patience du don et de l'échange. Il m'a transmis son amour du Québec et de sa culture. Il m'a montré les chemins de la poésie et de la littérature. Ayant fait avec lui quelques tournées de conférences en France sur la littérature québécoise, je peux témoigner du fait qu'il était un ambassadeur irrésistible, vantant notre version québécoise de vivre l'humanité.

Je l'ai connu dans une intimité fraternelle et j'ai reconnu un homme à la tendresse cachée, à la pudeur extrême, qu'il masquait par ses grands gestes et ses discours à l'emporte-pièce. Toute sa présence, pourtant, se manifestait à partir d'une solide réflexion sur l'homme et son destin, sur le Québec et notre temps, sur la poésie et le langage.

Gaston Miron était un intellectuel rigoureux autant que fougueux. En politique, il était progressiste et indépendantiste, fidèle à notre peuple et à sa culture. Il voulait convertir un à un les citoyens du Québec à la souveraineté parce qu'il croyait à l'existence de notre culture et à l'avenir de la langue française au Québec. Pour lui, l'indépendance était culturelle, mais il savait que les moyens de la souveraineté sont d'abord politiques.

Cet humaniste était avant tout un poète. L'auteur de *L'homme rapaillé* plaçait la poésie au-dessus de tout, comme une sorte d'absolu langage qui avive notre conscience et nous aide à ne pas désespérer de notre humanité.

Gaston Miron reste un phare national par son exemple et par son œuvre de poète, d'animateur culturel et de militant. Il était un homme libre et souverain. L'ami que je pleure aujourd'hui incarnera toujours, pour moi, le Québec et la Poésie.

— Jean ROYER

La Marche interrompue de Miron

*puis les années m'emportent sens dessus dessous
je m'en vais en délabre au bout de mon rouleau*

« La marche à l'amour »

MIRON S'EN EST ALLÉ. On n'entendra plus cette voix forte et péne-trante. Elle m'a toujours bouleversé, cette voix, intimidé aussi, provoqué. Que diable a-t-il pensé de disparaître de nos vies, de devenir — déjà demain — celui qui ne jouera plus de son charme, de sa culture, de ses déclarations foudroyantes. Il aimait... Miron aimait. Que dire ensuite qui ait ce sens-là d'une existence nécessaire ? Faudrait-il encore

avoir honte avec lui de l'inavouable abandon du pays, de ce rêve qui n'est pas que mironien, qui nous est essentiel ? Faut-il admettre que les poètes s'en aillent tous à la fois jouer des ombres et du mystère en dehors de nous, en dehors de nos voix rassemblées ? Miron, dans sa débâcle d'ouragan, de terres en friche, de « montagnes râpées du Nord » et d'Octobre, Miron à la « tache errante de chevreuil », Miron épris des libertés les plus secrètes et les plus folles, plein de regrets et de tendresses, Miron qui parlait aux femmes une langue oraculaire et mystérieuse, pleine de glèbe et d'une essentielle « douleur cymbale ». Miron dans son transport, les quatre fers en l'air, avec son harmonica comme un porte-voix, avec ses gigues et ses coups de cœur. Miron, mal rapaillé, et tout à la fois complet en un seul livre, Miron qui nous aura donné certains des plus beaux vers qu'il est imaginable d'imaginer dans notre langue :

*Je suis un homme simple avec des mots qui peinent
et je ne sais pas écrire en poète éblouissant
je suis tué (cent fois je fus tué), un tué rebelle*

[...]

*je sais que d'autres hommes forceront un peu plus
la transgression, des hommes qui nous ressemblent
qui vivront dans la vigilance notre dignité réalisée
c'est en eux dans l'avenir que je m'attends*

(« Avec toi »)

C'est ici que nous saisissons au-delà de nous-mêmes une certaine forme de Terre Mère renouvelée entre ses côtes. Il souffrait... et ce mal de vivre qui le tenaillait n'était pas qu'en son corps ravagé :

*La souffrance a les yeux vides du fer-blanc
elle ravage en dessous feu de terre noire
la souffrance la pas belle et qui déforme
est dans l'âme un essaim de la mort de l'âme.*

(« Poème de séparation », 1)

Pas question d'insister sur l'essentiel poète qu'il fut ! Qui ne le sait ? Pas question d'insister non plus sur le patriote, l'orateur, le faiseur de nuages et de pluie, le gueuleur des grand-places et des villes insulaires ! Qui ne le sait ? Pas question non plus d'insister sur son immense culture, sur sa connaissance des livres étrangers, sur le conteur, le buveur plaisant, le grand pourfendeur des causes à jamais remises en cause ! Qui ne le sait ? Quoi dire alors ? L'homme ? Ce serait tellement, déjà. Celui qui voyait d'un œil moqueur la poésie des années soixante-dix, les fouilles de la modernité et du formalisme — ah ! cet œil qu'il avait quand il m'en parlait ! Surtout dire qu'il voulait de la poésie, que les jeunes continuent à en écrire, à en lire. Non, il n'aura pas aimé la poésie de ces années fouineuses qui défaisaient tout, essayaient de penser le texte autrement, mais sa curiosité si vive nous a toujours reçus. Il pestait contre *La Nouvelle Barre du Jour*, mais respectait la démarche forcenée qui s'y accomplissait en poésie. En cela, Miron aura toujours été un écouteur, un personnage pour qui les choses devant soi n'étaient jamais données. Je l'ai aimé à ce moment-là, quand je commençais à écrire ; et sa voix m'intimidait, et ses déclarations m'intimidaient, et sa joie, tout à coup, réconciliait tout. J'aurai aimé Miron pour ce qu'il était, entier et fonceur et « bison dans son destin ». Je l'aurai aimé parce qu'il fut grand, simplement. Par-delà ce qu'il ne peut plus entendre,



Gaston Miron

par-delà l'effarant silence qui nous sépare désormais de lui, j'entends lui dire encore une fois l'étonnement d'une rencontre fortuite mais nécessaire. Miron en poésie fut de ceux qui m'ont mené, qui en ont mené tant au pays de conquête, au pays du jamais entendu, là justement où un pays l'attendait, pays qui l'aura écouté chanter et pourfendre, mais qui ne se sera jamais rendu à sa chimère :

*Rien n'est changé de mon destin ma mère mes camarades
le chagrin luit toujours d'une mouche à feu à l'autre
je suis taché de mon amour comme on est taché de sang
mon amour mon amour fait mes murs à perpétuité*
(« La braise et l'humus »)

Hugues CORRIVEAU

L'invention de Gilles Hénault ou Le feu insolite

Une tendresse très large — voix du cœur, voix du soir — m'envahit quand, roulant vers chez moi, j'écoute une superbe émission au FM de Radio-Canada préparée par André Major.

J'Y ENTENDS UNE VOIX DOUCE, une sorte de langueur dans le tendre du ton : c'est Gilles Hénault. C'est encore lui tout près qui emplît l'habitable, qui casse le soir, la définitive disparition. Gilles Hénault vient de mourir, la veille ; et cette fois, Radio-Canada réagit rapidement, fait si bellement les choses que souvent les larmes me viennent aux yeux. J'entends cette parole qui dit l'enfance et les images surréalistes, j'entends l'émerveillement du monde jouer sur les ondes, traverser la nuit courbe, les grands élancements de lumière qui strient l'autoroute. Je prends note de cette immense présence, des hommages. Je prends note de ma propre tristesse, car celui qui disparaissait, la veille, fut pour moi un phare, un accompagnateur constant en poésie. C'est celui qui entre tous m'aura donné foi en cette folie du poème, qui m'en aura ouvert les arcanes. J'en ferai un livre, j'y travaillerai à l'université, il me donnera des joies immenses durant la rédaction de mon mémoire. Et puis voilà : on annonce sa mort, on annonce son retour aux sources, son infinie absence. Et la fulgurante magie du siècle me le redonne encore maintenant alors que, au volant de ma voiture, j'irai, dans la luminescence de cette voix rauque, et grave, et belle, croire un instant à son incalculable présence encore parmi nous. J'ai la peine de ceux qui savent l'ami parti dans la lumière ; mais je sais moi vers où il court, celui des immensités, c'est vers l'éternité :

Non, ce n'est pas si grave, il marche seulement. On a cru qu'il courait parce qu'il est vieux et qu'il tremble.

Exténué, ce n'est pas le mot, écrabouillé sous le talon d'un archange : voilà la vérité.

Pendant que l'aube se lève enfin, et que les mares fument attisées par le vent du sud, il s'arrête, plein de la nausée du vol des vautours voraces. En équilibre sur le bout du monde et trempant un orteil dans la merde.

Il est arrivé, mais il ne sait pas où. Bien sûr, c'est un cimetière d'éléphants et pour la première fois le soleil se lève à l'Ouest.

(« Le voyageur »)

Le voici donc en pays connu, ce chasseur de bêtes à deux dos, ce migrateur d'images. Le voici étourdi par tant de présences, par tant d'égarés. On le fête. On dit, d'un amour jamais tari, que les textes restent telles des sentinelles de sens, telle une émouvante passion d'aurores boréales et de sémaphores signant, de tous les signes secrets, l'univers inachevé d'un poète tombé malade, foutu de mourir comme un homme, encombré d'existence. Destinée malade de cette humanité qui se voue à la mort, au feu de joie, à l'accomplissement. Le voici en allé bien loin de nous, celui qui nous aura donné une œuvre, qui aura pensé la fébrilité du texte poétique comme un sourire, comme la joie du monde. Il lui fallait trouver l'alchimie de tous les ors, toute neige, tout ce paysage québécois, toute cette force de retourner au signe des naissances pour en indiquer la fulgurance. Poésie moderne, poésie extrême.

Et même si le poète est arrivé enfin au « cimetière d'éléphants », il n'y sera pas seul, car le lieu est peuplé, car on croirait, là, des anges venus à sa rencontre, car devant lui « la petite fille [est] pieds nus dans la glace fondante / son cœur comme une lanterne » (« Temps des aurores du temps »). Guidé par elle, le voici non pas qui court, mais qui marche vers sa fin irrévocable. Alors, « toute mouvance se givre et la durée, la durée se fige » (« Sémaphore II »). C'en est fait de lui.

Mais, tout à coup, « sous la voussure du ciel / s'allume une bourrasque de sel » (« Sémaphore I »). S'épand alors dans l'univers une tombée de pages, une nuée de poèmes venus de partout et de toujours, voici enfin venu le temps de tous ces *Signaux pour les voyants* comme autant de dons, comme autant de merveilles, parce que c'est tout entier Gilles Hénault, en ce tourbillon, revenu. Adieu, Gilles Hénault. Voici revenu le temps de lire.

Hugues CORRIVEAU

Gilles Hénault, l'un des fondateurs de la modernité québécoise

Le poète Gilles Hénault s'est éteint le dimanche 6 octobre à l'aube, dans un hôpital de Montréal, à l'âge de 76 ans. Il était né le 1^{er} août 1920 à Sainte-Majorique.

GILLES HÉNAULT AVAIT REÇU EN 1993 le prix Athanase-David du Québec pour l'ensemble de son œuvre et, en 1972, le prix du Gouverneur général pour sa rétrospective intitulée *Signaux pour les voyants*, qui en fait l'un des fondateurs de la modernité québécoise. Il a publié sa première suite poétique, *L'invention de la roue*, dans la revue *La Nouvelle Relève*. Il fait paraître son dernier recueil de poésie, intitulé *À l'écoute de l'écoumène*, 50 ans plus tard, en 1991, aux Éditions de l'Hexagone. Ce livre est celui d'un poète qui fait écho aux angoisses et aux questions de notre temps avec une grande acuité.

Gilles Hénault a mené une vie engagée sur les plans tant social et politique que culturel. Après ses études à Montréal, il a été journaliste au *Jour*, au *Canada*, puis à *La Presse*, au *Devoir*, où il a été directeur de la section des arts de 1959 à 1961, et par la suite au *Nouveau Journal*.

En 1946, il fondait avec Éloi de Grandmont les *Cahiers de la file indienne*, une collection de livres de poésie illustrés par des artistes tels que Pelland, Daudelin et Mousseau.

Gilles Hénault a collaboré, en tant que poète, journaliste ou critique



Gilles Hénault